
TRADUIREUne autre perspective sur la traduction**Traduire**

Revue française de la traduction

243 | 2020**Les arts du spectacle**

The Prodigal Tongue: The Love-Hate Relationship Between American and British English

Isabelle Meurville

**Édition électronique**URL : <https://journals.openedition.org/traduire/2242>

DOI : 10.4000/traduire.2242

ISSN : 2272-9992

Éditeur

Société française des traducteurs

Édition imprimée

Date de publication : 15 décembre 2020

Pagination : 128-130

ISSN : 0395-773X

Référence électroniqueIsabelle Meurville, « *The Prodigal Tongue: The Love-Hate Relationship Between American and British English* », *Traduire* [En ligne], 243 | 2020, mis en ligne le 15 décembre 2020, consulté le 22 juin 2021.URL : <http://journals.openedition.org/traduire/2242> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/traduire.2242>

Lu pour vous



The Prodigal Tongue: The Love-Hate Relationship Between American and British English

Isabelle Meurville

Voilà bien un ouvrage de linguiste pour les linguistes! À l'heure où «tout le monde parle anglais», comment comprendre qu'il existe plusieurs variantes de l'anglais? Comment expliquer que l'anglais britannique et l'anglais américain, certes très proches, découlent l'un de l'autre et s'influencent au point que les biais de perception deviennent inextricables? Une chatte n'y retrouverait pas ses petits. Pourtant, Lynne Murphy expose avec brio tous les cas de figure possibles, partant d'une légère inversion du *re* en *er* ou de la simplification de *our* en *or*, aux nuances subtiles de la purée britannique *mashed potato* ou américaine *mashed potatoes*, en passant par les termes identiques désignant des réalités différentes d'une rive à l'autre de l'océan Atlantique. Sans oublier les fois où n'est pas britannique celui que l'on croyait. Il en va ainsi de ces mots de l'anglais britannique, empruntés au français à partir de la conquête normande au XI^e siècle, qui se révèlent être moins anglais que leur équivalent américain, car forgé sur des racines gréco-latines plutôt que saxonnes. Et les Britanniques se retrouvent à protéger de l'américanisation galopante des termes qui semblent être britanniques, mais qui sont en réalité... des gallicismes.

Le livre s'ouvre sur une affirmation péremptoire: *Americans are ruining the English language*. Et les citations en ce sens issues de la presse ou des propos de la famille royale pleuvent.

Sont alors convoqués pêle-mêle les jeunes qui ne savent pas s'exprimer, la technologie abêtissante autant qu'alarmante et le jargon d'entreprise. Unaniment, les Britanniques semblent désigner l'Oncle Sam comme le responsable de tous leurs maux. La jeunesse britannique serait biberonnée aux princesses Disney, au hip-hop et exposée au péril mortel d'attraper un accent américain à force de regarder des séries télévisées californiennes. Lynne Murphy illustre son propos d'une poignée d'adjectifs qualifiant le substantif *americanism* extraite d'un corpus. Le résultat picote les yeux, et le débat est lancé.

Les exemples fourmillent, les citations cocasses foisonnent, les biais de perception élitistes ou chauvins sont décortiqués, et les clichés, réduits en cendres. De solides références historiques en néologismes humoristiques, Lynne Murphy nous entraîne dans un tourbillon lumineux à la logique construite et fouillée. Elle se moque gentiment de grandes règles énoncées avec beaucoup de sérieux par tel ou tel preux chevalier de la langue et prend un malin plaisir, généreusement partagé avec son lectorat, à dresser la liste de contre-exemples qui sapent ladite règle, proprement et sans appel.

Elle montre qu'il peut y avoir autant d'anglais britanniques différents, à savoir d'une région à l'autre de la Grande-Bretagne, qu'entre l'anglais dit de la Reine (*Queen's English*) et sa variante américaine. Les mots ne se contentent pas de voyager géographiquement, ils font aussi des allers-retours dans le temps. Tel terme autrefois courant tombe en désuétude avant de changer légèrement de sens et de revenir occuper le devant de la scène sur l'autre continent, drapé de nouvelles couleurs locales. Les arguments de l'autrice s'appuient sur des statistiques probantes et des explications éclairantes.

Un développement surgit parfois au détour d'une expression idiomatique ou d'un régionalisme, qui dégage comme un parfum de déjà vu en France. Lynne Murphy s'émeut de la fragilité linguistique et du complexe d'infériorité lexicale, en particulier par rapport à une élite placée sur un piédestal, qui amènent des personnes instruites à douter de la maîtrise de leur langue maternelle. Elle remet en cause nos convictions et nos croyances linguistiques en les interrogeant à la lumière de l'histoire et de ses grands mouvements de

balancier. Les comparaisons font la part belle à l'oral, et les accents ne sont pas en reste dans cette désintégration des stéréotypes péremptoirs.

La richesse de la mise en page souligne avantageusement les citations, les apartés, les exemples et les développements argumentaires et s'assortit d'un usage exhaustif et judicieux des outils typographiques. L'ensemble est dense et exigeant, ce qui ne gâche en rien cette lecture jubilatoire. Les dernières pages proposent un test de connaissances, un peu difficile, qui donne envie de tout relire depuis le début.

Lynne Murphy, *The Prodigal Tongue: The Love-Hate Relationship Between American and British English*, Penguin Books, 2018.

Professeure de linguistique à l'université du Sussex, au Royaume-Uni, Lynne Murphy anime le blog «Separated by a common language».